

collection était augmentée d'un grand nombre de reptiles et de serpents remarquables par leurs dimensions et par leurs propriétés venimeuses; les Espagnols y virent, entre autres, le petit animal « avec des castagnettes à la queue, » la terreur des solitudes de l'Amérique (27). Les serpents étaient enfermés dans de longues cages garnies de duvet ou de plumes, ou dans de grandes auges à moitié remplies d'une eau vaseuse. Les bêtes et les oiseaux de proie occupaient des cellules assez vastes pour ne point gêner la liberté de leurs mouvements, et closes par un grillage solide, qui laissait un libre passage à l'air et à la lumière. Cette ménagerie était sous la surveillance de nombreux gardiens, qui étudiaient les habitudes de leurs prisonniers et pourvoyaient à leur bien-être. Avec quel intérêt le naturaliste éclairé de cette époque — un Oviedo, par exemple, ou un Pierre Martyr — aurait examiné cette magnifique collection, dans laquelle se trouvaient rassemblées les diverses familles d'animaux errantes dans les déserts de l'Occident, races inconnues d'un monde inconnu ! Quelle jouissance eût été pour eux d'étudier les caractères distinctifs de ces espèces nouvelles, de les comparer avec celles de leur propre hémisphère, et de s'élever ainsi à une certaine intelligence des lois générales que suit la nature dans toutes ses œuvres ! Mais les soldats de Cortés ne se préoccupaient guère de ces idées. Ils contemplaient ce spectacle avec une vague curiosité, qui n'était pas exempte d'un certain sentiment de crainte; et, en écoutant les cris sauvages des bêtes féroces et les sifflements des serpents, ils pouvaient presque se croire transportés dans les régions infernales (28).

Je ne dois pas oublier de faire mention d'une étrange col-

(27) « Pues mas tenian, dit l'honnête capitaine Diaz, en aquella maldita casa muchas viboras, y culebras emponçoñadas, que traen en las colas unos que suenan como cascabeles; estas son las peores viboras de todas. » *Hist. de la conquista*, cap. 91.

(28) « Dígameos avra, s'écrie Diaz, las cosas infernales que hazian, quando bramanan los tigres y leones, y aullauan los adines y zorros, y silbauan las sierpes, era grima virlo, y parecía infierno. » *Ibid.*, loc. cit.

lection de monstres humains, de nains et d'autres infortunés, dans l'organisation desquels la nature s'était capricieusement écartée de ses lois régulières. Ces hideuses anomalies étaient considérées par les Aztèques comme un accessoire convenable des pompes de la royauté. On dit même qu'ils étaient en certains cas le produit de moyens artificiels, employés par des parents dénaturés, qui n'avaient d'autre but que d'assurer une existence à leur progéniture en lui procurant une place dans le musée royal (29).

De vastes jardins, remplis d'arbrisseaux odorants, de fleurs et surtout de plantes pharmaceutiques, s'étendaient autour de ces bâtiments (30). Il n'est aucun pays qui ait fourni de plus nombreuses espèces de plantes médicinales que la Nouvelle-Espagne; et les Aztèques, chez qui la botanique médicale était étudiée comme une véritable science, connaissaient parfaitement leurs vertus. Dans ce labyrinthe de bocages aux doux parfums, on voyait des fontaines d'une eau fraîche lançant en l'air leurs jets étincelants, et répandant sur les fleurs leur rosée bienfaisante. Dix grands bassins, bien empoisonnés, offraient sur leurs bords une retraite à diverses espèces d'oiseaux aquatiques, dont on avait si soigneusement consulté les habitudes, que quelques-uns de ces bassins étaient remplis d'eau salée, plus particulièrement appropriée à certaines familles. Un pavé de marbre entourait ces spacieux réservoirs, sur lesquels étaient comme suspendus de légers et fantastiques pavillons, que pénétraient les brises parfumées des jar-

(29) Bernal Diaz, *ubi supra*. — *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 111-113. *Carta del lic. Zuazo*, Ms. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 46.

(30) Montézuma, au dire de Gomara, ne voulait pas d'arbres fruitiers; il les considérait comme déplacés dans un jardin d'agrément. (*Crónica*, p. 75.) Toribio s'exprime dans le même sens: « Los indios señores no procuran árboles de fruta, porque se la traen sus vasallos, sino árboles de floresta, de donde cojan rosas, y adonde se crian aves, así para gozar del canto, como para las tirar con cerbatana, de la cual son grandes tiradores. » *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 6.

dins, et qui offraient dans les chaleurs étouffantes de l'été une délicieuse retraite au monarque et à son sérail (31).

Mais le séjour favori de l'empereur aztèque, à cette époque de l'année, était le mont royal de Chapultepec, lieu consacré d'ailleurs par les cendres de ses ancêtres. Ce mont est situé à l'ouest de la capitale, et sa base était alors baignée par les eaux du lac de Tezcuco. Sur sa crête de porphyre s'élève aujourd'hui le château magnifique, mais désert, bâti par le jeune vice-roi Galvez à la fin du dix-septième siècle. La vue qui s'offre de ses fenêtres est une des plus belles des environs de Mexico. Le paysage n'est pas ici défiguré, comme en beaucoup d'autres endroits, par ces grands espaces blancs et arides, si choquants à l'œil : mais le regard s'y promène sur une immense étendue de prairies et de champs cultivés où l'on voit onduler de riches moissons des céréales d'Europe. Les jardins de Montézuma s'étendaient, à la distance de plusieurs milles, autour de la base de la montagne. Deux statues, celle de ce monarque et celle de son père, taillées en bas-relief dans le porphyre, existaient encore vers le milieu du siècle dernier (32); l'emplacement des jardins est encore aujourd'hui ombragé par de gigantesques cyprès, de plus de cinquante pieds de circonférence, déjà vieux de plusieurs siècles à l'époque de la conquête : ce n'est plus qu'un informe désert, qu'un épais fourré d'arbustes sauvages, où le myrte mêle ses feuilles d'un vert sombre et lustré aux baies rouges et au feuillage délicat du poivrier. Quel lieu plus propre à évoquer les souvenirs du passé, que celui où le voyageur, assis sous ces majestueux cyprès, revêtus d'une mousse séculaire, peut méditer sur les tristes destinées des races indiennes et du monarque qui jadis donnait des fêtes à l'ombre de leurs rameaux!

(31) Toribio, *loc. cit.* — *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, *ubi supra*. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 11.

(32) Gama, critique compétent, qui les vit immédiatement avant leur destruction, en loue l'exécution. Gama, *Descripcion*, parte 2, p. 81-83. Aussi Ante, t. 1, p. 90.

L'intérieur de la maison royale était monté avec le même luxe barbare qu'on retrouvait dans tout ce qui entourait le souverain. Montézuma possédait autant de femmes qu'on en compte dans le harem d'un sultan de l'Orient (33). Elles avaient leurs appartements particuliers, et étaient pourvues de tout ce qui pouvait contribuer à leur bien-être et à la satisfaction de leurs désirs. De gracieux travaux féminins, tels que le tissage, la broderie, et surtout les ouvrages en plumes, pour lesquels les volières royales fournissaient de riches matériaux, occupaient leurs loisirs. Placées sous la surveillance de matrones, qui remplissaient les respectables fonctions de duègnes, comme dans les maisons religieuses attachées aux *teocallis*, elles étaient soumises à une étiquette sévère. Le palais avait des bains nombreux, et Montézuma donnait lui-même l'exemple de fréquentes ablutions. Il se baignait au moins une fois par jour, et changeait, dit-on, de vêtements quatre fois (34). Il ne portait jamais une seconde fois les mêmes habits, abandonnant aux gens de sa suite tout ce qui avait touché sa personne. La reine Elisabeth, avec un goût semblable pour la toilette, conservait, par un esprit d'économie peu royal, les vêtements qu'elle avait réformés : il faut croire que sa garde-robe était d'un plus grand prix que celle de l'empereur indien.

Les salles et les antichambres du palais étaient remplies de nobles, sans cesse de service auprès de la personne de l'empereur, et qui lui tenaient aussi lieu de gardes du corps. Certains emplois de la maison royale étaient jadis confiés à des plébéiens distingués. Mais l'altier Montézuma ne voulut être servi que par des nobles ; c'étaient assez souvent les fils des grands chefs, qui restaient comme otages pendant l'absence de leurs

(33) Pas moins de mille, s'il faut en croire Gomara, qui ajoute ce renseignement édifiant : « Que huvo vez, que tuvo ciento i cincuenta preñadas a un tiempo ! »

(34) « Vestiasse todos los dias quatro maneras de vestiduras todas nuevas, y nunca mas se las vestia otra vez. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 114.

pères ; contribuant ainsi à la sûreté en même temps qu'au luxe du souverain (35).

L'empereur prenait ses repas seul. Le plancher d'un vaste salon, revêtu d'une natte épaisse, était couvert de centaines de plats (36). Montézuma lui-même, ou plus souvent son intendant, indiquait ceux qu'il préférait, et dont la chaleur était entretenue au moyen de réchauds (37). La carte royale comprenait, indépendamment des animaux domestiques, du gibier tué dans les forêts lointaines, et du poisson qui la veille nageait dans le golfe du Mexique ! Les *artistes* aztèques, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion d'en faire la remarque, avaient pénétré fort avant dans les mystères de la science culinaire (38).

Les mets étaient apportés par les nobles de la maison impériale, qui abandonnaient ensuite à de jeunes filles, remarquables par leur grâce et leurs appas, le soin de servir le monarque. On déployait autour de lui un écran de bois sculpté et richement doré, qui le dérobaient pendant son repas aux regards profanes. Il était assis sur un coussin, et son dîner lui était

(35) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 91. Gomara, *Crónica*, cap. 67, 71, 76. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 113-114. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., part. 3, cap. 7. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 46.

Ce dernier auteur donne une description très-curieuse de la maison royale de Montézuma, d'après des renseignements fournis par des Espagnols qui l'avaient vue dans toute sa splendeur. L'histoire d'Oviedo étant encore en manuscrit, il faut chercher ce chapitre dans l'original espagnol.

(36) Bernal Diaz, *ibid.*, *loc. cit.* — *Rel. seg. de Cortés*, *ubi supra*.

(37) « Y porque la tierra es fria trahian debaxo de cada plato y escudilla de manjar un brasero con brasa, porque no se enfriasse. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 113.

(38) Bernal Diaz nous a fait connaître quelques articles de la carte royale. Le premier service était, il faut l'avouer, d'une nature assez extraordinaire, se composant d'une fricassée de petits enfants ! « *carnes de muchachos de poca edad.* » Il admet, cependant, que ce fait est quelque peu apocryphe. *Ibid.*, *ubi supra*.

posé sur une table basse, couverte d'une nappe de coton d'un tissu délicat. Les plats étaient de la plus belle poterie de Cholula. Un service d'or était réservé pour les fêtes religieuses. Il est vrai que tous les revenus impériaux eussent à peine permis d'en faire un usage quotidien, puisque chaque jour le service qui avait paru sur la table du prince était abandonné aux gens de sa maison. La salle à manger était éclairée par des torches d'un bois résineux, qui répandaient en brûlant une odeur agréable, mais accompagnée vraisemblablement d'une certaine quantité de fumée. Pendant le repas, cinq à six des anciens conseillers du monarque se tenaient debout à une distance respectueuse, prêts à répondre à ses questions, et gratifiés quelquefois de quelques plats qu'il leur faisait l'honneur de leur envoyer de sa table.

Ce premier service, composé de mets substantiels, était suivi d'un autre service de friandises et de pâtisseries, dans la fabrication desquelles excellaient les cuisiniers aztèques, en possession d'ailleurs de plusieurs ingrédients essentiels, la farine de maïs, les œufs et le suc de l'aloès. Deux jeunes filles étaient, pendant le dîner, occupées à l'extrémité de l'appartement à préparer des pâtes délicates et gaufrées, dont on garnissait la table de temps en temps. L'empereur ne prenait d'autre breuvage que le *chocolatl* — préparation de chocolat relevée de vanille et d'autres épices, réduite en une sorte de mousse, de la consistance du miel, et fondant peu à peu dans la bouche. Ce breuvage, si on peut lui donner ce nom, était servi dans des gobelets d'or, avec des cuillers du même métal ou d'écaille finement travaillée. L'empereur l'aimait passionnément, si nous en jugeons par la quantité préparée pour sa consommation journalière, et qui n'était pas moindre de cinquante pots ou cruches (39). Il en était alloué deux mille autres pour la consommation de sa maison (40).

(39) « *Lo que yo vi*, dit Diaz, parlant d'après ses observations personnelles, que traian sobre cincuenta jarros grandes hechos de buen cacao con su espuma, y de lo que bebia. » *Ibid.*, cap. 91.

(40) Bernal Diaz, *ubi supra*. — *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 113.

Il ne paraît pas que l'arrangement général du repas ait différencié beaucoup des usages européens. Mais aucun prince d'Europe n'avait un dessert comparable à celui de l'empereur aztèque. Les climats les plus opposés lui apportaient leur tribut. Sur sa table s'épandaient les productions de la région tempérée et les fruits savoureux des tropiques, cueillis la veille dans les verts bocages de la *Tierra caliente* et transmis à la capitale par le moyen de courriers, rapides comme la vapeur ou comme les messagers des fées.

Quand le monarque avait satisfait son appétit, les femmes qui le servaient lui présentaient de l'eau dans un bassin d'argent, comme on avait fait avant le repas; car les Aztèques étaient, dans ces circonstances, aussi réguliers dans leurs ablutions qu'aucun peuple de l'Orient. On apportait alors des pipes faites d'un bois verni et richement doré, au moyen desquelles il aspirait, tantôt par le nez, tantôt par la bouche, les fumées d'une plante enivrante « appelée *tabac* (41), » mêlée d'ambre liquide. Tout en se livrant aux douceurs de cette fumigation, l'empereur se donnait le spectacle des exercices de ses saltimbanques et de ses jongleurs : une troupe régulière étant attachée au palais. Aucun peuple, sans en excepter ceux de la Chine et de l'Hindoustan, ne surpassait les Aztèques dans l'exécution des tours d'adresse et d'agilité (42).

Quelquefois Montézuma s'amusait avec son bouffon; car le monarque indien avait aussi ses fous, comme les monarques d'Europe. Il prétendait même qu'il y avait plus à apprendre

114. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 11, 46. Gomara, *Crónica*, cap. 67.

(41) « Tambien le ponian en la mesa tres cañutos muy pintados, y dorados, y dentro traian liquidambar, rebuelto con unas yervas que se dize *tabaco*. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 91.

(42) Les tours des jongleurs et des saltimbanques étaient, ainsi que nous l'apprend sir John Mandeville, un passe-temps du grand khan de la Chine (*Voyage and travail*, chap. 22.) Les jongleurs aztèques étaient si renommés, que Cortés en envoya deux à Rome pour amuser sa sainteté Clément VII. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 186.

d'eux que des gens plus sensés, parce qu'ils osaient dire toute la vérité. D'autres fois, il assistait aux danses gracieuses de ses femmes, ou bien prêtait l'oreille aux accords d'une musique, — si l'on peut donner ce nom à la grossière instrumentation des Mexicains, — accompagnée d'un chant lent et solennel, dans lequel on célébrait les hauts faits des grands guerriers aztèques ou des princes de sa race.

Quand l'empereur était las de ces distractions, il s'endormait; la *sieste* étant pour lui un besoin auquel il satisfaisait aussi régulièrement qu'un Espagnol. A son réveil, il donnait audience aux ambassadeurs des pays étrangers, aux députés de ses villes tributaires, ou à ceux des caciques qui avaient quelque demande à lui faire. Ils étaient introduits par les jeunes nobles de service, et quel que fût leur rang, à moins qu'ils ne fussent du sang royal, ils étaient obligés de couvrir leurs riches vêtements de l'humble manteau de *nequen*, avant de se présenter, les pieds nus et les yeux baissés, devant le souverain. Celui-ci adressait quelques paroles aux solliciteurs, auxquels il faisait répondre le plus souvent par ses secrétaires; et l'on se retirait alors avec les mêmes démonstrations de respect, en ayant soin de se tenir toujours le visage tourné du côté du monarque. Cortés pouvait avec raison s'écrier que dans aucune cour, fût-ce celle du Grand Seigneur, ou d'aucun autre prince infidèle, on n'observait un cérémonial aussi pompeux et une étiquette aussi minutieuse (43)!

Indépendamment de la foule de courtisans et de serviteurs dont nous avons déjà parlé, la maison royale comprenait une multitude d'artisans et d'ouvriers, incessamment occupés à réparer les bâtiments ou à ériger de nouvelles constructions, et un grand nombre de joailliers et d'artistes habiles dans l'art de travailler les métaux, qui trouvaient parmi les beautés aux yeux noirs du harem un facile écoulement de leurs pro-

(43) « Ninguno de los soldanes, ni otro ningun señor infiel, de los que hasta agora se tiene noticia, no creo, que tantas, ni tales ceremonias en servicio tengan. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 113.

duits. Les mimes et baladins impériaux étaient aussi très-nombreux, et les danseurs attachés au palais occupaient un quartier particulier de la ville, qui leur était exclusivement affecté.

L'entretien de tout ce personnel, s'élevant à plusieurs milliers d'individus, entraînait des frais considérables, qui exigeaient des comptes d'une nature compliquée, et qu'on pourrait supposer avoir été embarrassants pour un peuple aussi simple dans ses idées. Tout était néanmoins réglé avec un ordre parfait, et les recettes ainsi que les dépenses étaient régulièrement consignées dans l'écriture symbolique du pays. Les caractères arithmétiques étaient d'une nature plus conventionnelle et moins simple que ceux dont on faisait usage pour rendre compte des faits; un appartement séparé était rempli de registres hiéroglyphiques, qui contenaient, dans une suite de tableaux, toute la comptabilité de la maison royale. Cette comptabilité était confiée aux soins d'un trésorier, qui remplissant en même temps les fonctions de majordome ou d'intendant, avait la direction générale de tous les services du palais. La charge de trésorier était, à l'arrivée des Espagnols, entre les mains d'un cacique investi de la confiance de l'empereur, et nommé Tapia (44).

Telle est l'idée qu'on peut se former de la maison de Montézuma et du genre de vie habituel de ce prince, d'après les descriptions que nous ont laissées les conquérants et leurs successeurs immédiats, qui possédaient les meilleurs moyens d'information (45); descriptions un peu trop colorées peut-être, par suite de cette tendance à l'exagération bien natu-

(44) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 91. *Carta del lie. Zuazo*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., *ubi supra*. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 110-113. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 306.

(45) Si l'historien descend d'une génération seulement pour chercher ses autorités, il trouvera des matériaux pour la composition d'un chapitre aussi merveilleux que tout ce qu'on peut lire dans sir John Mandeville ou dans les *Mille et une Nuits*.

relle chez des hommes qui assistaient pour la première fois à un spectacle si frappant pour l'imagination, si nouveau, si inattendu. J'ai cru devoir entrer dans tous ces détails, malgré la futilité apparente de quelques-uns, parce qu'ils offrent dans leur ensemble un tableau de mœurs curieuses et bien supérieures, sous le rapport de la civilisation, à celles des autres tribus aborigènes du continent de l'Amérique du Nord: on peut même dire que ces détails de la vie privée nous donnent une idée plus exacte de l'état de la civilisation que les événements de la vie publique.

Cette civilisation des Aztèques nous rappelle celle de l'Orient; non pas ce type supérieur de civilisation intellectuelle qui distingue les Arabes et les Persans; mais cette demi-civilisation qui caractérise, par exemple, les races tartares, chez lesquelles les arts, et même les sciences, ont fait, à la vérité, quelque progrès dans leur application aux besoins matériels et aux jouissances des sens, mais fort peu en ce qui touché les intérêts plus relevés et plus nobles de l'humanité. Ainsi ces peuples trouveront un puéril plaisir à faire parade d'une vaine magnificence; ils prendront l'apparence pour la réalité, le luxe pour la puissance; ils entoureront le trône d'un stérile et fastidieux cérémonial, qui ne sera que la parodie de la véritable majesté.

Il y avait même dans un tel état de choses, comparé aux mœurs semi-barbares des Aztèques primitifs, un progrès en civilisation, progrès qu'il faut sans doute attribuer jusqu'à un certain point à l'influence personnelle de Montézuma. Ce prince avait, dans sa jeunesse, tempéré les rudes habitudes du soldat par l'exercice plus doux des fonctions religieuses. Plus tard, il s'était encore détaché davantage des travaux abrutissants de la guerre, et ses mœurs avaient pris un raffinement empreint, nous devons le dire, d'une mollesse inconvenue à ses belliqueux prédécesseurs.

La situation de l'empire, sous son règne, était favorable à ce changement. Le démembrement du royaume de Tezcucó, à la mort du grand Nezahualpilli, avait laissé la monarchie

aztèque sans rivale, et bientôt elle étendit ses gigantesques bras jusqu'aux limites les plus reculées de l'Anahuac. L'ambition de Montézuma grandissant avec ses richesses et sa puissance, il s'entoura d'une pompe toute nouvelle, affecta une réserve inconnue à ses prédécesseurs, se rendit presque inaccessible aux yeux du vulgaire, et s'entourna, comme d'un rempart, d'une étiquette humiliante et sévère. Quand il paraissait en public, à l'occasion de quelque solennité, ordinairement pour se rendre au grand temple, où il prenait part aux cérémonies religieuses, il exigeait, ainsi que nous l'avons vu, du peuple répandu sur son passage les hommages d'une adulation digne d'un despote oriental (46). Sa conduite hautaine blessait l'orgueil de ses puissants vassaux, surtout de ceux qui, de loin, se sentaient presque indépendants de son autorité. Ses exactions, que les dépenses extravagantes de son palais rendaient nécessaires, répandaient de tous côtés des germes de mécontentement; et cet empire, qui semblait avoir atteint le faite de la gloire et de la prospérité, était en proie à un chancre dévorant, qui lui rongea le cœur.

(46) « Réferre in tanto rege piget superbam mutationem vestis, et desideratas humi jacentium adulationes. » (Tite-Live, *Hist.*, lib. 9, cap. 18.) Les observations de l'historien romain sur Alexandre, corrompu par les mœurs de la Perse, s'appliquent également bien à l'empereur aztèque.

CHAPITRE II.

MARCHÉ DE MEXICO. — GRAND TEMPLE. — SANCTUAIRES INTÉRIEURS.
— QUARTIERS DES ESPAGNOLS.

1519.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis que les Espagnols avaient fait leur entrée à Mexico. Quelques projets que le général eût formés dans son esprit, il sentait qu'il était nécessaire, avant d'arrêter un plan d'opérations, de faire une reconnaissance plus complète de la capitale, et de s'assurer par lui-même de la nature de ses ressources. Il fit donc demander à Montézuma, ainsi que nous l'avons dit à la fin du livre qui précède, la permission de visiter le grand *teocalli* et quelques autres localités de la ville.

Le monarque accueillit cette demande avec un empressement plein de bienveillance. Il se disposa même à se rendre en personne au grand temple, pour y recevoir ses hôtes, — peut-être aussi pour protéger contre toute profanation le sanctuaire de sa divinité tutélaire. Il était instruit, comme on l'a vu, de la manière dont s'étaient conduits les Espagnols en plusieurs circonstances analogues, pendant le cours de leur marche. Cortés, à la tête de son petit corps de cavalerie et de presque toute l'infanterie espagnole, suivit les caciques envoyés par Montézuma pour lui servir de guides. Ceux-ci lui proposèrent de le conduire d'abord au grand marché de Tlatelolco, situé dans la partie occidentale de la ville.

Chemin faisant, les Espagnols furent frappés, comme ils l'avaient été à leur entrée dans la capitale, de l'aspect des habitants et de la supériorité de leurs vêtements sur ceux des peuplades des régions moins élevées (1). Le *tilmalli*, manteau

(1) « La gente de esta ciudad es de mas manera y primor en su vestido,